

Argent Trouble

Jean-Marie
Lebas de Lachesnay

Argent Trouble

THRILLER



ISBN 979-10-359-4967-9

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation

© 2021 Jean-Marie Lebas de Lachesnay

Achevé d'imprimer en France

Ce livre est une fiction. Les propos prêtés aux personnages, ces personnages eux-mêmes, et les lieux où on les décrit sont en partie réels, en partie imaginaires. Ni eux-mêmes ni les faits évoqués ne sauraient donc être exactement ramenés à des personnes et des évènements existants ou ayant existé, aux lieux cités ou ailleurs ni témoigner d'une réalité ou d'un jugement sur ces faits, ces personnes et ces lieux.

Ce roman a été rédigé, dans sa plus grande partie, à l'île aux
Nattes, Madagascar, pendant la période de contingences
sanitaires liées au Covid-19.

Je le dédie à Helena, Clarisse, Laurence, Solange, Martine,
Katie, Béatrice, Alain, Ockie, Ibrahim, Olivier, Philippe
Dadabé, Flavien, Daniel, Jacopo, Didier et François-Xavier,
mes compagnes et compagnons de poker,
partenaires réguliers ou occasionnels, avec qui je partage
depuis le début de cette longue parenthèse, et entre deux
sessions d'écriture, des moments d'amitié et de convivialité
qui rendent la vie plus douce.

Dans un tel monde, où tout se raconte, l'arme à la fois la plus
facilement accessible et la plus mortelle est la divulgation.

La lenteur
Milan Kundera

Introduction

À cette période de l'année, Panama City est écrasée par la chaleur et l'humidité. Les tâches d'entretien du canal doivent chaque jour être interrompues de onze à quatorze heures, après que de nombreux malaises ont conduit des ouvriers à l'hôpital.

Pour ne pas perturber le trafic maritime, vital pour l'économie du pays, le gouvernement a ordonné que les horaires journaliers soient adaptés en conséquence. Désormais, on embauche à six heures du matin.

Depuis l'inauguration de son élargissement, des navires de très gros tonnage, transportant jusqu'à 12.000 conteneurs, peuvent emprunter la voie navigable. Les revenus des taxes de transit ont explosé, générant près de trois milliards de dollars chaque année.

La construction du canal a été l'un des projets d'ingénierie les plus difficiles et les plus meurtriers jamais entrepris dans le monde.

La première tentative avait eu lieu en 1880, sous l'impulsion du français Ferdinand de Lesseps. Celle-ci échoua et le travail fut terminé par les Américains sous la direction de George Washington Goethals.

Durant les travaux, le paludisme, la fièvre jaune, les glissements de terrain et les accidents de toutes natures avaient provoqué la mort de plusieurs milliers de personnes. En 1889, on en dénombrait déjà cinq mille six cents.

Le canal ouvrit en août 1914.

- § -

Outre cette voie maritime qui a bouleversé le commerce mondial au début du vingtième siècle, le Panama s'illustre également dans un autre domaine.

Pour quiconque à travers la planète chercherait à cacher des revenus et des biens mal acquis, ou bien désirerait échapper à l'impôt, le Panama est une bénédiction. Les sociétés offshores¹ panaméennes bénéficient en effet de toutes les caractéristiques qui font de ce petit pays un paradis fiscal universellement attractif. Pas de TVA, pas d'impôt sur la fortune ni sur les sociétés, mais une taxe annuelle forfaitaire ridicule de 250 dollars.

Mais c'est aussi et surtout, le secret bancaire et l'anonymat que recherchent les « actionnaires » de ces entreprises. Ils apprécient particulièrement deux dispositions : le fait de ne pas être inscrits au registre public des sociétés et la possibilité de faire appel à des prête-noms.

Rien n'interdit en effet à une entreprise de créer tout à fait régulièrement sa société au Panama pour y loger une holding². Celle-ci récolte les dividendes de ses filiales productives, en France ou ailleurs, pour les redistribuer ensuite à ces mêmes actionnaires. Actionnaires ayant par ailleurs créé leurs propres structures offshore ou possédant des comptes bancaires anonymes, échappant ainsi à l'impôt.

Il y a aussi ceux, des individus devenus richissimes, qui peuvent créer une fondation à laquelle ils céderont tout leur patrimoine personnel : immobilier, œuvres d'art, yachts, chevaux de course ...; qui sera ensuite transmis à leurs descendants, sans aucun droit de succession. Bien que légale, cette pratique est, autant que faire se peut et pour des raisons d'ordre moral et politique, cachée au grand public. Même si, désormais, il est devenu quasiment impossible de dissimuler quoique ce soit.

De l'heure du déjeuner jusqu'à la tombée de la nuit les rues des quartiers populaires de Panama City, suffocantes et poussiéreuses, sont désertées par les masses laborieuses. Dans le centre-ville, les employés costume-cravate de la middle-class, quant à eux, se font livrer des plateaux-repas dans des bureaux climatisés. Cette classe moyenne récente vit très confortablement grâce à l'offshore officiel.

Et puis, il y a une autre activité destinée à ceux qui gagnent des fortunes de façon malhonnête : malfrats, mafiosi, politiciens et hommes d'affaires corrompus ; ou bien des personnalités publiques et médiatiques (sportifs, artistes, animateurs de télévision ...), qui veulent donner d'eux-mêmes une image de citoyens

modèles tout en ne contribuant pas à l'effort commun. Pour ceux-là, l'anonymat n'est pas une option, mais une condition sine qua non.

Aux côtés de grandes firmes d'avocats fiscalistes rompus aux montages les plus tordus pour les fortunes dépassant chacune vingt-cinq millions de dollars, il y a aussi, *downtown*³, de multitudes officines. Celles-là s'adressent aux petits candidats à l'optimisation fiscale, aux pavillons de complaisance ou bien au blanchiment d'argent. Bref, aux « sans-dents⁴ » valant moins de vingt-cinq millions de dollars !

Venus des quatre coins du globe, le centre-ville pullule d'experts en fiscalité, en droit maritime international et en jeu de cache-cache paradisiaque. Un melting-pot qui se partage les miettes que veulent bien leur laisser des anonymes fortunés et cupides. Des miettes qui contribuent à faire de la République de Panama le pays le plus prospère d'Amérique Centrale.

On n'a jamais pu évaluer l'apport effectif du business offshore au développement économique du Panama, mais le fait est que le pays a connu un boom économique considérable depuis les années 90.

Cette « richesse » peut se voir à l'œil nu : plus de deux cent cinquante gratte-ciels au-delà de 100 mètres de hauteur, dans une ville d'un million cinq cent mille habitants. Juste après Sao Paulo, plus qu'à Mexico ou Buenos Aires ! Douze par an depuis l'année 2009 !

Trump Ocean Club International Hotel & Tower, 293 mètres avec piscine et terrasse au douzième étage ; Torre Vitri Tower, 280 mètres ; Bisca Financial Center, 267 mètres ; The Point, 266 mètres ...

Première partie

Via España 24**Panama City, septembre 2015**

Les nuits de Célia Mendoza étaient peuplées de fantômes. Elle ne dormait plus. Elle avait beau se forcer, elle avait aussi du mal à s'alimenter. Ça ne passait pas. Pour chaque gramme qu'elle ingurgitait, elle se vidait tant et plus, qu'elle avait l'impression que c'était son estomac tout entier qui était, à chaque fois, éjecté de son corps. En l'espace de quelques jours, elle avait perdu quatre kilos, mais elle avait l'impression qu'elle s'était alourdie. Sa peau était devenue grise et fripée. Du moins, c'est ce qu'elle ressentait.

Un danger imminent semblait la menacer et tout ce qu'elle pouvait faire c'était d'attendre. Elle ne disposait d'aucune arme pour se défendre et d'aucun moyen pour se protéger. Se défendre de quoi, elle ne le savait pas ! Elle ne possédait pas l'expertise nécessaire pour évaluer les conséquences de la décision qu'elle avait prise dix-huit mois auparavant. Elle se maudissait à chaque instant de s'être laissée embringuer dans cette affaire.

Même en fouillant dans tous les recoins de sa mémoire, Célia ne trouvait rien qui pût expliquer comment on avait réussi à découvrir son secret.

Elle qui respectait son engagement à la lettre, elle en était à souhaiter que le pire se produise tellement cette attente l'angoissait et la paralysait. Mais ce qui la minait, c'était la profonde solitude qu'elle éprouvait. Personne à qui se confier, personne pour comprendre et partager sa détresse.

Sa hantise se manifestait par une vision récurrente qui brouillait sa pensée et la rendait confuse et agressive envers son entourage. Une vision qui la terrifiait.

« Des officiers de la Policia Nacional sont devant sa porte. Ils se tiennent face à elle. Diego et Penelope l'entourent tandis que dehors, ses voisins se sont regroupés pour observer la scène. Ils n'entendent pas un mot de leur palabre, mais ils voient les agents qui lui passent les menottes et les enfants qui la retiennent par le bras pour empêcher que les autorités l'emmènent. "Madre de dios, perdona mis pecados", ne cesse-t-elle de répéter pendant qu'ils se dirigent vers le véhicule noir et blanc. Elle entend Diego et Penelope qui hurlent de douleur, impuissants à la défendre, tandis que les poulets la jettent brutalement sur la banquette arrière de la Chevy 2001⁵. D'un mouvement brusque, elle se défait de l'emprise des hommes qui la tiennent fermement puis elle se retourne et là, son cœur se brise. Dans la lunette arrière, elle voit son fils qui court à perdre haleine derrière la voiture qui a démarré en trombe. Ses bras sont tendus, démesurément longs, comme s'ils essayaient de réduire la distance qui les séparait. Bientôt, son fils n'est plus qu'une tache qui se confond avec les centaines de cases délabrées du quartier. »

Depuis que sa meilleure amie, Salma, une expatriée comme elle, lui avait rendu cette visite funeste, rien de ce qu'elle redoutait ne s'était produit.

Personne n'avait frappé à sa porte. Personne n'était venu lui demander de rendre des comptes. Rien qui pût abrégé son angoisse.

Un étranger me recherche ? Comment ça ?

Dans un premier temps, Célia manifesta de l'étonnement mêlé de curiosité, mais, au fur et à mesure que Salma lui racontait avec quelle obstination le gringo tentait de la retrouver, son regard s'obscurcissait et sa mâchoire se crispait.

- § -

Salma se rendait donc chez elle pour l'informer du manège de l'étranger quand le hasard l'avait mise sur la route de celui-ci. Bien sûr, elle ne l'avait pas renseigné. Mais s'il persistait dans sa recherche comme il en avait l'air, il finirait bien par la retrouver.

Célia tentait de comprendre l'intérêt que pouvait manifester cet homme pour sa personne.

Elle s'interrogeait à voix haute :

« Un de mes anciens employeurs pourrait avoir besoin de moi. Pourquoi pas ? Mais ils savent tous où j'habite ! En même temps, je ne pense pas leur avoir laissé un souvenir impérissable au point de leur donner envie de vouloir me reprendre ! Le dernier gringo pour qui j'ai bossé, c'était il y a trois ans. Et la main d'œuvre, ce n'est pas ce qui manque par ici. »

« C'est peut-être pour une bonne cause. Pourquoi voudrais-tu qu'un étranger te veuille du mal ? »

Salma cherchait maladroitement à la rassurer mais, elle était une très mauvaise comédienne. Ses paroles sonnaient faux. La mine patibulaire de l'individu et le ton abrupt avec lequel il s'était exprimé ne laissaient aucun doute : ce n'était pas pour lui offrir des fleurs ou pour la demander en mariage qu'il la recherchait.

- § -

Jusqu'à ce moment de faiblesse, les jours de Célia Mendoza, invariablement, se suivaient et se ressemblaient. Ternes et sans surprises.

Diego et Penelope étaient ce qu'elle avait de plus cher. Gonzalo, leur père, l'avait quittée pour aller vivre un autre amour au Costa Rica voisin. L'abandonnant avec ses deux adolescents. Des enfants prometteurs.

Diego, c'était en hommage à Maradona.

Son mari, Gonzalo, était un inconditionnel de « El Pibe de Oro », le gamin d'or sorti des faubourgs de Buenos Aires et qui avait fait le bonheur de l'Argentine et des tifosi de Naples.

Penelope c'était pour Cruz.

Célia avait craqué pour la belle Espagnole quand elle l'avait vue, dès ses débuts, dans Jamon, Jamon⁶. Une Penelope Cruz fière et provocante, aux côtés de Javier Bardem.

*Una chica de fuego*⁷.

Le cinéma était sa distraction favorite.

Ce qu'elle aimait par-dessus tout c'était les comédies romantiques avec de beaux acteurs et des histoires humaines simples et même tragiques. Des histoires d'amitié, d'amour, de jalousie, de passion destructrice ou toxique. De volonté tenace de vengeance.

- § -

Célia ne s'était toujours pas remise de l'abandon de Gonzalo. Elle l'avait suivi sans réfléchir quand il avait eu cette opportunité de quitter l'Espagne pour rejoindre Panama City et ses travaux gigantesques.

« J'aurai du travail pour des décennies et on vivra comme des rois. » lui avait-il dit.

Et c'était vrai. Ils vivaient vraiment bien. Son salaire avait été multiplié par deux et ils ne payaient pas d'impôt. La maison qu'ils louaient était située dans un quartier agréable et sûr. Ils s'étaient fait quelques bons amis, expatriés comme eux.

Elle s'occupait de la maison et des enfants tandis qu'il allait sur les nombreux chantiers de construction qui défiguraient la ville. Sa vie à elle n'avait pas beaucoup changé, mais les fins de mois étaient bien plus faciles qu'autrefois.

Elle avait vécu son départ comme une lâcheté qu'elle ne lui pardonnerait jamais. Capturé et fait prisonnier par une espèce commune d'amazone costaricaine aux gros seins et à la pilosité généreuse, il s'était volatilisé du jour au lendemain.

Elle avait bien envisagé de retourner au pays, à Gijon sur la Costa Verde, mais Penelope lui avait opposé un

veto qu'il lui avait été impossible de contourner. Sa fille vivait sa première liaison adolescente et il n'était pas question pour elle de s'éloigner de son petit ami.

Ils avaient quand même dû quitter leur belle maison pour une autre, plus modeste, dans un quartier populaire qu'elle pouvait payer en faisant des heures de ménage.

Depuis plusieurs années, Célia refusait obstinément toute aventure amoureuse. Un vrai blocage. Qu'un homme manifestât de l'intérêt ou du désir pour elle la laissait indifférente ou bien franchement hostile envers le prétendant. Elle n'y voyait que de la concupiscence. Et rien d'autre.

Parfois, elle se sentait seule. Elle s'imaginait avec la tête appuyée tendrement sur une épaule forte et bienveillante. Rien de sexuel, mais d'un soutien moral désintéressé, d'une présence affective chaste, c'est de cela dont elle avait besoin. Quand le désir l'envahissait, surtout au petit matin après une nuit sombre et agitée, elle laissait alors ses mains se diriger vers son sexe pour lui prodiguer de longues et douces caresses. Cela la conduisait immanquablement à un état d'apaisement et lui redonnait de l'énergie pour avancer, en dépit des difficultés. À l'approche de la quarantaine, elle se disait qu'elle pouvait faire une pause et qu'il serait toujours temps, dans quelques années, de réexaminer la question du célibat. Elle serait, sans nul doute, toujours belle et attirante. Peut-être même reprendrait-elle les études qu'elle avait abandonnées pour épouser Gonzalo et se consacrer à son foyer.

En attendant des jours meilleurs, elle continuait vaille que vaille, et pour une bouchée de pain, à se lever

chaque matin pour se rendre dans le centre, à Calle Punta Chiriqui. Un long trajet en bus, du quartier d'Aserrio, non loin de l'aéroport international de Tocumen, jusqu'à Pacifica. Et là, avec son balai et son chiffon, elle dépoussiérait des bureaux, récurait des toilettes, lessivait des parquets et faisait briller des vitrages.

C'était surtout pour ses enfants qu'elle avait accepté leur proposition.

Comment aurait-elle pu refuser ?

Qui dans sa situation l'aurait fait ?

Ce n'était pas avec son salaire de femme de ménage qu'elle allait pouvoir les envoyer à l'université ! Il y avait, philosophait-elle, une morale pour les riches, et une autre pour les pauvres. Plus culpabilisante pour les derniers, selon elle. Elle se classait à l'évidence dans la seconde catégorie et, sa moralité jusqu'ici sans faille n'avait pas su résister à la perspective de gains providentiels. Les riches, se persuadait-elle, se servaient du système pour accumuler encore plus de richesse. Mais elle, ce n'était pas par cupidité qu'elle agissait ainsi.

Elle se disait aussi que ce serait provisoire, le temps pour elle, de sortir la tête de l'eau. Et c'est pour cela qu'elle ne doutait pas un instant de la compréhension dont feraient preuve ses enfants si, par malheur, ils apprenaient la réalité de ses arrangements avec son employeur. Employeur qui lui avait par ailleurs assuré que tout cela était parfaitement légal. Ils lui avaient présenté des documents qui l'attestaient. Elle avait vu le logo du Ministère de l'Économie et des Finances et le drapeau national sur le papier vélin.